

# Les souffles de la terre m'aspirent,

le camp au loin attend, un sentiment obscur m'assaille. Mon destin se prépare, peut-être, à me bombarder, à m'incendier d'un feu dont je ne perçois pas bien le goût. Un souffle acide exhale de la poussière recouverte de sang contaminé par la typhoïde ; les gens alentour ont décidé de l'ignorer, tout en eux les oblige à l'ignorer.

Le cri des temps malheureux coule dans mon cœur, tel le vin qui ne vieillit pas correctement suivant les procédés compliqués de la vinification...

O toi, ma moitié, pomme recouverte de l'enveloppe liquide spiritueuse et translucide. Tu t'avances à présent vers moi, avec la tendresse de ta virilité au carrefour du néant évaporé en bulles, du néant concentré dans ses bulles, projet d'une existence nouvelle. L'arbre au tronc creux m'a abandonnée. L'oubli a englouti tout un monde de vices, il a brouillé les détails alentour ; l'oubli où germent mes graines fertiles pour l'imprégner des vertus qui ne trichent pas avec les cases peuplées des rats voraces de la réalité, cette réalité brisée par hasard sur l'écueil de l'exil qui ploie sous le désir coupable.

Toi la côte que le ciel a fait choir sur ma poitrine et a laissée s'assoupir ; caresse de ma vie tissée avec les fils de l'ingénieuse araignée. A présent, je vais être.

Je me suis adressée des adieux, en marge de l'espace. Haïfa, cette Haïfa m'a ravie, m'a arrachée. Elle a occupé toute l'étendue de la mémoire, le mythe rêvé pleure sur l'histoire dérobée. Haïfa

pendant ce temps m'a fait passer des ruelles, des quartiers, des pieux, des lacets... des surfaces piégées... un trottoir défoncé, des charettes conduites par des hommes qui ne sont pas de la tribu des Qahtân... rue par rue... une halte, je dévisage les passagers : où disparaissent-ils dans les entrailles de cette nymphe ? Pourquoi ne me laissent-ils pas seule grandir dans ses entrailles ? Un café que j'ai fréquenté, où j'ai laissé mon repas refroidir par mégarde, occupée à scruter les lèvres tremblotantes d'un homme assis à la table voisine ; la bière qu'il sirote lentement, le front ridé de tristesse ; de ses yeux rougis coule une larme qui se souvient ; le regard de l'homme fixe un tableau célèbre de Seurat : des gens aux formes géométriques, ils attendent on ne sait quoi, l'homme essaie de saisir leurs paroles... Cette femme immense, à l'énorme postérieur, c'est à se demander si son mari aime son visage "rococo", ou peut-être se contente-t-il d'apprécier la beauté du chien en se persuadant qu'elle lui ressemble.

Malgré tout, cette pluie n'est pas ma pluie. Je passe devant des maisons abandonnées, des ruelles qui pâlissent sous les pas des gens d'ici qui se hâtent vers l'exil ; le chemin de terre conduisant à la vallée des chameaux dégorge de pierres étranges, immaculées de blancheur ; dès que les doigts les saisissent pour contempler leur beauté, elles s'effritent aussitôt, en limon fertile, comme si elles n'avaient jamais eu de forme.

C'est pourquoi tu préfères toujours t'agenouiller sur la terre, sous le soleil brûlant d'août, perlant de sueur, séduit par tant de beauté, perplexe et ne sachant par où commencer. Lorsque, dans une rue, un enfant lance une pierre, c'est tout leur monde qui bascule, alors ils baptisent la rue d'un de ces noms mythologiques, comme s'ils voulaient harceler l'enfant, le brimer... « Frappe, lance ». Ta pierre ne pourra jamais bâtir l'existence de ton monde empoisonné, ébranlé. Des fenêtres qui s'ouvrent sur toi, à travers leurs vitres brisées, un bras perdu au milieu du chaos total de la mémoire et de l'attaque du bulldozer qui arrache sur son passage les murs solides, debout, faisant front pour défendre leur authenticité, leur histoire ; le spectre du gémissement qui t'ébranle tout entier. Les yeux du déchirement,

déchirement mêlé d'un sentiment de frustration, d'exil, de panique, de résistance, de non-liberté, ces yeux plongent au cœur de la nuit dressée comme une potence ; ils crachent un torrent de résistance farouche face aux méthodes de torture les plus sophistiquées, importées tout exprès pour faire baisser ces cils dressés comme des lances qui défendent leur existence légitime mais que la mort a soudain ferrées. (...)

Les fils barbelés du camp m'appellent. Ils ne sont pas si loin. Je peux même apercevoir les brèches secrètes peuplées de gardiens. Je suis morte de fatigue. Le tronc de l'arbre ne mène nulle part. Quelque chose en moi désire la mort maintenant ; nous y sommes presque... Et puis non, tu ne mourras point, tu resteras pour te venger là-bas : je désire la mort. Tu ne mourras pas. Une odeur pestilentielle m'envahit, mais ma bien-aimée, tu ne mourras pas avant de t'être soulagée de ce poids immense, là où il convient de le faire. Il me suffit de l'avoir enlevé, malgré mes muscles endurcis, enfer qui n'a que trop perduré. Mais ce quelque chose en moi, j'essaie de lui faire miroiter un projet illusoire, mais il ne répond pas, il observe un silence satisfait. Je sais alors qu'il a avalé l'appât et qu'il attend que j'insiste ; je murmure en mon for intérieur : « Je vais m'assurer qu'il recouvre sa vitalité avant l'arrivée, puis je le tuerai et je me donnerai la mort s'il s'abandonne à l'intransigeance de son enfance en voulant mourir maintenant. » Je le laisse pratiquer ses acrobaties. Il boit des gorgées de joie et chante : « Nous reviendrons un jour dans notre quartier... nous reviendrons, même si cela devait durer... nous reviendrons. » Cependant, son ardeur retombe en raison du climat tumultueux d'octobre, il proteste avec impatience : « On ne sait pas ce qu'octobre nous réserve... je veux mourir... je veux mourir... » Je rétracte ma colère et je hurle en me réprimandant : « Tu ne mourras pas, diablesse. » Je la tire violemment... « Viens ici te réfugier sous mes aisselles, écrase-toi et réchauffe-toi à l'odeur de ma sueur » ; elle se calme, ne sachant quoi répondre. J'essaie de me montrer aimable... Je ne suis pas d'accord avec toi, ma bien aimée ; ma mémoire a faim d'octobre...

*Haiifa*